

En Quête de Satisfaction - Xavier Canonge

« La projection vers l'âge adulte ne peut se passer de la promesse d'un mode de satisfaction différent, de la possibilité d'une vie rêvée comme meilleure ou à tout le moins convoitée. "Tu verras, tu pourras, ou, tu comprendras quand tu seras grand..." »

Cette promesse ordinairement indispensable est au cœur des rêveries de l'enfant et de l'adolescent pour supporter le passage vers le monde des adultes, et cela même si elle s'avère trompeuse. Aujourd'hui, la promesse semble avoir basculé vers une injonction d'être satisfait.

Cet ordre social n'est pas sans conséquence sur la production de symptômes, sur les manifestations d'angoisse et sur la possibilité de se désirer adulte. »

Une anecdote ordinaire me paraît symptomatique de notre temps :

Une des dernières fois où je suis parti en vacances, j'ai pris ma voiture pour aller à l'aéroport « avez-vous été satisfait du parking ? », je passe par l'aéroport de Marseille « avez-vous été satisfait de votre expérience à l'aéroport Marseille Provence ? », je vais aux toilettes « N'oubliez pas d'appuyer sur le bonhomme vert si vous êtes satisfait de la propreté ! », vol Air France (« Votre avis compte, avez-vous été satisfait ? »), aéroport d'arrivée « satisfait ? », AIRBNB « Avez-vous été satisfait de votre hôte ? », spectacle billetterie en ligne « avez-vous été satisfait de la vente des billets en ligne ? Ma satisfaction au spectacle ne suscita aucune attention du moment que je suis heureux de mon expérience d'achat en ligne, câble acheté à l'Apple Store « Avez-vous été satisfait de votre expérience avec Kim... pour l'achat d'un câble ? », location de voiture, retour, aéroport, parking. Je ne peux compter combien de fois ma satisfaction a été une cible commerciale pour 10 jours de voyage, sans compter les relances, car « il ne vous reste plus que deux jours pour nous faire part de votre avis. »

Ce type d'expérience associée aux paroles des adolescents me fait réaliser que je dois changer de paradigme pour analyser leurs troubles, un peu comme si je devais apprendre une langue étrangère pour comprendre le monde dans une logique qui n'est plus tout à fait la mienne. Je n'ai pas grandi à cette époque. Je n'ai pas grandi au temps de la poussée constante à la satisfaction, je n'ai pas grandi à l'époque de l'injonction d'une satisfaction sans limites.

J'ai grandi dans une époque de limitation de la satisfaction, au temps de la limitation du désir au mieux par la loi au pire par la honte. Bien que l'injonction perverse de 1969 « il est interdit d'interdire » remettait déjà en cause les figures d'autorité, elle ne s'était pas encore associée à un ordre masqué de satisfaction.

Si nous prenons l'exemple de la répression de la sexualité et de la sexualité, j'ai découvert la satisfaction sexuelle limitée par la peur du SIDA et par la honte d'une faute mortelle.

Aujourd'hui, il est possible de se « doper » à la Prep et à des cocktails de viagra/GHB pour contourner toutes les frontières du corps, de la détumescence à la maladie jusqu'à l'amplification des plaisirs pour tromper les limites du désir lui-même. En mon temps, j'ai dû chercher des images ou des vidéos pornographiques en me cachant de mes parents pour qu'ils ne me voient pas. La seule pornographie accessible était les premiers samedis du mois sur Canal +, mais nous n'étions pas abonnés et de toute manière, les foyers possédaient pour la plupart un seul écran au milieu du salon.

Aujourd'hui, le changement de paradigme est énorme.

Même sans aller dans l'extrême du « Chem sex », cela n'est plus la peine de chercher de la pornographie, plus besoin de désirer, elle vient à vous, même les parents et les autorités ne savent pas comment la contrôler pour qu'elle ne surprenne pas les plus jeunes avant qu'ils aient le temps de s'éveiller à l'érotisation de leurs corps. Nous ne pouvons plus considérer la recherche comme une quête désirante de l'adolescent, mais comme un shoot de jouissance qui vient de l'emballement d'un modèle social qui nous échappe. Disons que la technologie (autant par la pharmacologie que par le streaming) a fait tomber le sexe sous le règne de la logique capitaliste qui promet une consommation sans limites et sans sujet.

Notre époque n'est plus celle de la répression. Les termes se sont inversés. Bien entendu, notre société met encore ses citoyens sous injonction de respecter les lois et la morale, mais la domination de la logique capitaliste associée au discours scientifique a introduit une nouvelle injonction, celle de repousser ses limites. L'injonction première est d'être constamment satisfait sans être concerné par quoi que ce soit qui limite ou diffère la satisfaction. Je m'intéresse aujourd'hui aux effets que cela cause sur la production des symptômes de nos adolescents.

Il est tout de même questionnant qu'une époque qui pousse au sans limites voit une recrudescence exponentielle d'hyperactivité, de TDAH et de Burn Out. Peut-être pouvons-nous penser que la seule étude du cerveau ne suffit pas à analyser la question dans son ensemble. Il me semble plus prudent d'interroger tout symptôme en le replaçant dans le milieu où il s'exprime. Nous pouvons affirmer que l'époque (ou le milieu) produit à minima des modes particuliers d'expressions des symptômes et que c'est l'époque qui détermine elle-même ce qu'elle normalise ou pathologise. L'homosexualité n'est plus une pathologie aujourd'hui dans notre pays, cela n'était pas le cas jusqu'en 1973. Il ne me paraît pas hors de propos d'imaginer qu'une époque, avec ses codes, ses failles, ses limites, ses avancées produisent des effets sur les corps (donc les cerveaux) qui y vivent.

Je noterai deux changements contemporains majeurs :

Le premier vient d'un des travers du discours de la science. Bien évidemment, il n'y a aucun problème en soi avec les avancées scientifiques, mais disons que le problème est que la science, ce n'est personne. Toute production de savoir y compris par la preuve scientifique a besoin d'un représentant incarné pour faire fonctionner le savoir comme vérité. Le premier travers (sans intention) est que le discours scientifique a destitué les maîtres au profit de la preuve et du raisonnement logique en refusant de se mettre en récit. Sans représentant suffisamment consistant, nous voyons le savoir peu à peu se transformer en tout discutable, en recherche constante de preuve, en « c'est mon opinion. »... qui se prétendrait l'équivalent d'une rigueur scientifique. Si lorsque je regarde l'horizon de la méditerranée, il ne me paraît pas si courbe que cela, je peux en conclure que de mon point de vue, la terre est plate, c'est mon opinion. Ce qui arrête la recherche, possiblement absurde de vérité, est l'identification au savoir d'un maître. Le problème n'est pas la science, c'est son absence de dialectique ou d'articulation avec le discours de l'autorité. Le Covid nous l'a bien montré.

Le deuxième problème est la traduction de la logique capitaliste en discours, c'est-à-dire en un modèle de lien social. Nous pouvons le qualifier de pseudo discours, car c'est un discours sans sujet. Le sujet désirant (ou plus simplement la subjectivité) est relégué au rang de consommateur à satisfaire ; les maîtres sont devenus des algorithmes qui servent des plateformes de mise en relation entre pairs ; et nous achetons des concepts qui annexent les objets programmés pour ne pas nous intéresser longtemps. Le « Think

different » d'Apple nous a vendu un sentiment de singularité et fait affirmer notre différence alors que nous avons tous le même iPhone, qu'il est même impossible d'en différencier les versions ou de la distinguer d'autres modèles tous aussi lisses les uns que les autres. Aujourd'hui nous achetons des flux immatériels pour lire, regarder, écouter, consommer de la culture et fabriquer des images de soi. Le discours capitaliste est le discours de la dématérialisation du sujet, de l'autre, des maîtres et des objets. Il vend par là, la possibilité d'un « tout possible » en nous mettant sous une injonction constante de satisfaction. Pour le capital, « dépasser la limite » n'est pas une transgression, mais un dépassement de soi ou l'accès à un plus grand profit.

C'est la combinaison de la science sans mise en récit et du capitalisme sans sujet ni altérité qui me semble être contemporain et qui est devenu le foyer 2.0 de production de symptômes modernes.

Précision : Qu'est-ce qu'un symptôme du point de vue de la psychanalyse ?

Le symptôme est une construction nécessaire pour supporter sa condition humaine (connaissance de sa mortalité, sentiment d'existence, impératif de trouver une raison de vivre, limite dans le savoir, etc.)
Phénomène inconscient.

Pas tout pathologique - la sublimation est aussi un symptôme. Compromis entre désir et défense. « Noeud » nécessaire pour tenir le sentiment d'existence de tout sujet humain. Le symptôme prend sens dans une époque et dans un contexte social.

Quels sont les symptômes 2.0 ? En quoi consiste la modernité des symptômes ?

L'hypothèse est que l'en quête de satisfaction contemporaine court-circuite le désir en visant directement la jouissance (c'est-à-dire la satisfaction). Les objets ne se font plus support de désir, car cela impliquerait un manque, mais ils sont objets de satisfaction, autrement dit des consommables. Les objets servent à frayer la voie vers la satisfaction la plus directe, et surtout à obsolescence programmée... pour que la boucle de satisfaction se réarme à l'infini. Les conséquences de cette quête me semblent être une position cynique qui s'exprime par deux voies qui paraissent opposées :

- Un emballement infini des recherches de satisfactions sans vraiment y croire... jusqu'au burn out et à la surdose.

Nous constatons :

- Une surdose de tout, de drogue, d'amour, du sexe, de technologie.
- Le contournement de la prohibition par l'impératif de satisfaction complique la logique même du désir.
- Le dérèglement d'une jouissance qui scrollent ses objets à l'infini comme sur un smartphone.
- Une envie de rien, car rien ne sert à rien alors, alors on éteint tout et on reste chez soi. L'hypothèse est que les jeunes se confrontent au tout possible et à l'impératif de jouir sans passer par le désir. La conséquence est l'envie de rien, le dégoût de tout, ne trouver de sens à rien. Pris dans un emballement de jouissance inarrêtable, le moyen le plus efficace est de tout couper, d'éteindre le désir lui-même.

Les deux positions me semblent être une réponse possiblement pathologique à la substitution de la promesse d'un avenir par une injonction de satisfaction constante et immédiate.

Peut-être étions-nous habitués à comprendre ces symptômes avec un ancien paradigme qui mettait en tension le désir et la défense (loi). Aujourd'hui, la tension est déplacée entre la satisfaction et l'impossible.

Empruntons le terme d'entropie à la thermodynamique - anthropie pour faire honneur au néologisme lacanien. Pour produire de l'énergie, une machine est obligée d'en dépenser pour son propre fonctionnement. Toute production est donc conditionnée par une perte. Éliminer la perte vise par conséquent à l'effondrement du système soit par l'arrêt de la machine, soit par un emballement qui la pousse jusqu'au burn out ou l'explosion. Désavouer le manque mène logiquement à l'effondrement. Le symptôme a pour fonction de proposer un compromis plus ou moins douloureux, élégant ou pathologique.

Disons qu'aujourd'hui, la machine (sociale) vend un système annoncé lui-même comme absurde et voué à l'effondrement. La première solution pour y participer semble être la position cynique en faisant « comme si », donc sans y croire, mais sans tirer de conclusion de la perte de sens. Comme si le système ne croyait pas en lui-même, mais continuait de tourner sans aucune variation de mouvement, c'est-à-dire sans tirer de conclusion de son savoir. Dit autrement, sans tenir compte d'un avenir déjà connu.

Cela passe parfois par une perte du sens des études, par une "conscience écologique" militante ou cynique, parfois par une philosophie collapsologique, un désaveu de l'amour et de la croyance en la conjugalité, etc.

Une troisième voie semble être celle de l'angoisse, mais elle apparaît plutôt comme un « sans issu », comme un échec de tout traitement possible. L'évitement du désir ne permet pas l'élimination de l'angoisse. L'angoisse de se confronter non pas à un désir réprimé, mais à un manque désavoué (forclos) qui se localise comme un trou littéral dans le corps, comme un vertige sans bord... comme s'il n'était pas possible de trouver dans le social un discours qui permette de supporter le manque, mais une poussée constante à faire sans impossible. L'injonction de satisfaction peut s'entendre comme une poussée constante vers un trou sans bord, une poussée continue vers le chemin de l'effondrement que je prends en connaissance de cause... pour me retrouver désarmé devant ce que mon choix (mon désir) a fait de moi. Le point d'angoisse n'est pas la peur de tomber, mais l'image insupportable de soi-même en train de retourner vers le bord. Comme le vertige qui m'attire vers le vide alors que la peur m'en éloigne. C'est le cynisme, le « comme si » qui me semble être la logique (symptomatique) de notre époque. L'ignorance de son savoir (l'apostasie 2.0) est ce qui me paraît le plus difficile à traiter et à arrêter aujourd'hui.

Précisons que l'angoisse n'est pas un trouble en soi. Elle est liée à la condition humaine, à la connaissance de sa propre mortalité sans pouvoir la résoudre, à son impossibilité de pouvoir savoir ce qu'on est pour l'autre, à la condamnation d'avoir un sentiment d'existence, car notre corps en vie ne suffit pas pour nous sentir vivant. Ce qui est "pathologique" n'est pas l'angoisse, mais la manière dont chacun d'entre nous s'en accommode, c'est-à-dire de la façon dont chacun d'entre nous s'arrange de la limite du savoir humain. Le trouble anxieux est un arrangement pathologique de l'angoisse, la panique c'est quand plus rien ne la borde. Il me semble qu'aujourd'hui, le collectif ne borde pas bien l'angoisse. Le discours dominant fait plutôt flamber l'angoisse avec la propagande folle d'un tout possible jusqu'à désavouer les limites de la condition humaine.

Conclusion :

Il n'y a aucun problème avec l'adolescence et les adolescents. De tout temps, ils se sont faits héros de leur époque, c'est-à-dire des symptômes de leur temps. C'est peut-être pour ça qu'ils me semblent osciller entre cynisme et angoisse et que collectivement nous le faisons tous un peu... « À quoi bon vivre dans ce monde... autant en profiter... et faire comme s'il tournait rond ! » Peut-être est-ce une solution, une tentative de résolution logique.

La position cynique me semble être le signe du désaveu social de l'inconscient. Comme si l'acceptation que nous ne sommes pas maîtres en notre propre demeure n'était plus supportable pour notre égo moderne... alors on fait « comme si » notre satisfaction était pleinement soluble par le choix volontaire d'un objet et par la pleine conscience de ce que nous sommes. Mais ignorer cyniquement la limite ne l'efface pas pour autant. L'angoisse n'est pas le surgissement de la limite, mais le surgissement fracassant de notre désir à avoir voulu la désavouer.

Même s'il me semble repérer une certaine modernité dans l'expression et dans la logique des symptômes, je pense qu'il faut rester prudents à toute proposition thérapeutique qui irait dans le sens de l'emballlement « sans limite » que nous rencontrons aujourd'hui.

La prise en compte de l'inconscient et la réhabilitation de la dimension subjective dans les thérapies que nous proposons me paraissent essentielles pour contrebalancer l'agitation sociale constante dans laquelle nous vivons. Il s'agit de cesser de désobjectiver les patients, cessez de désobjectiver le soin avec un protocole pour tous qui confisque le savoir aux soignants - que le soin ne devienne pas comme un SAV où les discours sont automatiques et appris, où tout le monde communique, mais personne ne se parle.

Ce qui sauve notre humanité est d'engager notre parole devant un autre sujet humain engagé lui-même dans ce qu'il nous dit. Ce que je souhaite est que les espaces thérapeutiques que nous proposons puissent fonctionner comme une agora sans bruit, à la marge du capital, hors du brouhaha de réactions émotionnelles dans lequel on ne s'entend plus.